

A misty forest path with a person walking away in the distance. The path is covered in fallen leaves and is flanked by bare trees. The fog is thick, creating a mysterious and eerie atmosphere.

LE VOISIN MALÉFIQUE

Une histoire vraie

Pascale Le Mouel

Pascale Le Mouel

Le voisin maléfique

Une histoire vraie

© Pascale Le Mouel, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-2168-5

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Du même auteur

Un voile sur ma vie, Edilivre, 2013.

Vengeance post-mortem, Edilivre, 2015.

Voyage au fil des mots, Edilivre, 2017.

PREFACE

Pourquoi écrire une histoire vraie ?

Votre enfance détermine l'adulte que vous allez devenir. En écrivant, « Le Voisin maléfique », j'ai voulu témoigner de l'enfer que pouvait endurer un être proche en vivant avec un pervers narcissique et en comprendre les mécanismes. Je vous relate donc, en toute légitimité, l'histoire de ma mère cherchant désespérément l'Amour, au point d'en payer le prix fort à chaque nouvelle rencontre.

J'ai voulu également sensibiliser les femmes à ce phénomène de société et essayer, par le biais de mon livre, de les informer sur un sujet malheureusement toujours d'actualité tout en les prévenant de ce danger potentiel. Par leur vulnérabilité, elles sont davantage victimes de ce genre de prédateurs que les hommes.

Dans ce témoignage criant de vérité, je me suis longuement interrogée sur les motivations de ma mère au point de me placer d'un point de vue omniscient de la victime. Je tenais à rendre cette histoire plus saisissante et plus vivante.

Je me suis également inspirée des recherches faites par de nombreux psychiatres sur la personnalité du pervers narcissique pour vous en brosser le portrait dans ce livre et vous en faire une étude approfondie.

Pour me protéger et pour protéger ma mère qui a malheureusement été victime d'une secte, j'ai fait le choix de changer les noms des personnages et des lieux.

Pour conclure, cet ouvrage est riche en émotions puisque nourri de ma réflexion et de mon vécu. Avant tout, j'ai voulu rendre hommage à toutes ces femmes blessées psychiquement et physiquement.

Chapitre 1

La vie n'a pas toujours été tendre avec moi, se dit Patricia avec amertume en songeant à son passé. Mais, depuis la mort de son mari, elle peut, enfin, lâcher prise. Le temps n'a plus la même emprise sur elle ; ses trois enfants sont maintenant élevés et ont tous une bonne situation dont elle peut être fière : l'aîné, Paul, âgé de trente ans est ingénieur dans les énergies renouvelables à Rennes ; la cadette, Sophie, vingt-huit ans est médecin généraliste à Fougères et le benjamin, Claude, vingt-six ans, travaille en tant qu'artisan menuisier, à deux pas de chez elle dans la petite ville de Janzé. Malgré leurs nombreux différends ; son mari et elle avaient œuvré sans relâche pour ouvrir leurs enfants vers le monde extérieur et leur donner le goût des études.

À l'aube de ses cinquante printemps, elle reprend peu à peu goût à la vie. Pourtant, ces derniers mois ont été pénibles et stressants : Jacques, son mari est décédé dans un accident de voiture.

À sa mort, cet homme, architecte de renom, lui laissait en héritage la maison de maître dans le centre-ville de Janzé ainsi que plusieurs appartements à Rennes, Dinan ainsi qu'une villa à La Baule. Financièrement, elle n'était pas à plaindre et pouvait continuer à vivre sans se soucier du lendemain. Patricia n'avait jamais eu besoin de travailler : elle avait toujours vécu dans l'opulence. De toute façon, son mari lui interdisait d'avoir une activité salariale.

Les premières années de leur mariage, elle avait trouvé cette attention très touchante surtout qu'avec la venue des enfants elle était toujours très occupée. Mais, très vite, elle avait éprouvé le besoin d'être autonome financièrement pour ne plus dépendre de son mari. Au début de leur union, Jacques sut trouver les mots pour l'endormir en la flattant sur sa façon de gérer son foyer, ses enfants et sa manière unique d'organiser leurs nombreuses réceptions à la maison, le week-end. Puis, au fil du temps, lorsque Patricia devint plus insistante il chercha à la culpabiliser :

— Tu ne nous aimes plus ? Tu t'ennuies avec ta famille ? Beaucoup de femmes doivent t'envier de ne pas avoir besoin de travailler et, toi, tu ne penses qu'à nous quitter !

— Voyons, Jacques, essaie de comprendre ! J'ai un diplôme d'infirmière et je

n'ai jamais eu l'occasion d'exercer ce métier puisque je t'ai rencontré alors que je n'étais qu'une étudiante.

— Serait-ce un reproche dans ta jolie bouche ?

N'attendant jamais sa réponse, il l'attirait délicatement vers lui en l'embrassant et elle sentait sa résistance fondre dans ses bras, sous la chaleur de son baiser. Elle comprit qu'il ne la laisserait jamais travailler à l'extérieur, si bien qu'elle finit par ne plus aborder le sujet de peur de le contrarier et de le mettre en colère. Progressivement, elle se persuada que Jacques avait raison. Elle ne voulait pas se disputer continuellement avec lui, encore moins, devant les enfants. Elle tenait à tout prix à les préserver.

Au début, son mari, fier de sa beauté, l'exhibait en société comme un beau diamant et faisait valoir ses dons d'épouse et de parfaite maîtresse de maison. Mais, les années passant, il la délaissa peu à peu pour regarder les autres femmes avec convoitise, ce qui la faisait encore terriblement souffrir rien qu'à cette simple évocation. Il n'était pourtant pas ce qu'on pouvait appeler un « Don Juan », mais il avait de la prestance, du charisme et du charme avec ses yeux noisette et ses cheveux bruns qui ondulaient naturellement.

Elle n'ignorait pas qu'il la trompait mais préférait souffrir en silence de peur de le voir s'emporter. Elle avait fini par en prendre son parti pour se consacrer à l'éducation de ses enfants. Il fallait sauver son couple et les apparences. En société, Jacques était toujours prévenant et aimant. Toutes ses amies l'enviaient d'avoir un mari aussi gentil de telle manière qu'elle n'osait pas les contredire de peur de passer pour une capricieuse. Elle avait reçu une éducation très stricte, durant toute son enfance, où la religion était omniprésente.

Sa mère lui rappelait souvent qu'une femme devait faire attention à son apparence physique, tenir son intérieur propre, s'occuper de son mari et de ses enfants, être conciliante avec lui pour s'en attribuer les faveurs mais surtout ne pas chercher à envenimer les choses si elle voulait que son ménage dure dans le temps.

Une telle éducation laisse peu d'espace à l'initiative personnelle et à l'épanouissement de la femme dans le couple. Avec de tels principes, l'homme représente la toute-puissance. Il est indétrônable. Cependant, Patricia n'en voulait pas à ses parents de l'avoir élevée de cette manière ; elle avait même du mal à imaginer un autre modèle. Malgré l'émancipation de la femme en cette fin

de vingtième siècle, elle trouvait choquant tous ces divorces et ces séparations dans le couple surtout lorsque les enfants en payaient le prix fort. Soudain, une voix tonitruante, derrière elle, la tira de ses pensées et la fit sursauter :

— Alors, Maman, toujours en train de rêver ?

— Ah, c'est toi Paul ! Tu m'as fait peur. Tu ne travailles pas aujourd'hui ?

— Si, mais j'avais un chantier à visiter dans le secteur ; j'en ai profité pour venir te voir. J'espère que ça ne te dérange pas ? j'ai Sam avec moi. Tu le connais ? Il faut qu'il me suive partout sinon il va ameuter tout le quartier. Je l'ai laissé dans le jardin courir après les papillons. Il est fou ce fox-terrier !

— Tu as bien fait. C'est très gentil d'être venu. Veux-tu boire quelque chose ? Il fait tellement chaud aujourd'hui.

— Oui avec plaisir. As-tu des nouvelles de Sophie ? Sa grossesse se passe bien ?

— Oui, mais tu connais ta sœur ? Même dans son état, elle travaille sans se ménager. Ses malades la sollicitent beaucoup, ajouta Patricia en soupirant.

— Je sais, maman, mais son métier c'est toute sa vie ; on ne la changera pas.

— Sans doute, mais j'ai du mal à m'y faire. Et toi, côté cœur, rien de nouveau ?

— Tu voudrais tout savoir, hein ? Pour le moment, j'ai d'autres préoccupations.

— Ah ! Lesquelles ? Ce n'est pas grave au moins ?

— Non mais contrariant. Nous sommes sur un grand projet d'implantation d'éoliennes en Loire-Atlantique, mais les riverains ne veulent pas en entendre parler à cause des nuisances sonores. Une pétition circule en ce moment sur le Net. Je ne peux donc pas faire comme je l'entends et ça m'énerve. À force de ménager les susceptibilités, j'ai bien peur que ce projet ne tombe à l'eau. Assez parlé de moi ! Comment vas-tu ?

— Bien même si la solitude me pèse toujours un peu. Heureusement que Bella me tient compagnie ! Depuis que son maître est mort, elle me suit partout dans la maison et monte la garde comme elle ne l'avait jamais fait auparavant. Puis, je

continue à faire du sport et à voir Christine. En plus, Claude et Katia viennent régulièrement. Mes journées sont bien occupées ; je n'ai pas le temps de me morfondre et je vous ai souvent le week-end à la maison. D'ailleurs, je compte sur vous tous à la fin du mois, ta sœur n'est pas de garde ce jour-là.

— Avec plaisir. Je serai content de revoir tout le monde. Oh, il est grand temps que je parte ! Je n'ai pas vu l'heure tourner, ajouta Paul en embrassant affectueusement sa mère. Sam au pied ! Mais où est-il passé ce brigand ? Ce chien n'obéit que quand il a le temps.

Sam, suivi de près par Bella, déboula sur le perron, hors d'haleine, la langue pendante. Patricia s'empessa de leur donner à boire puis, le regard attristé, Sam quitta sa compagne de jeu. Ils se connaissaient depuis peu mais s'entendaient à merveille pour faire les quatre cents coups ensemble. Paul éclata de rire en voyant la truffe de son chien collée à la vitre de la voiture, les oreilles basses, à la vue du petit cocker qui jappait à perdre haleine au portail.

Après le départ de son fils, Patricia ressentit comme un grand vide, malgré la présence de Bella à ses côtés qui ne cessait de lui lécher les mains. Il était à peine seize heures ; il était trop tôt pour s'enfermer et regarder la télévision. Elle décida subitement d'aller rendre visite à sa meilleure amie, Christine, qui habitait à Coësmes, petit village de mille quatre cents âmes, situé à neuf kilomètres de chez elle. Tout en prenant les clefs de sa Golf dans le vestibule, elle s'adressa à Bella :

— Je ne t'emmène pas aujourd'hui.

Le soleil dardait ses rayons sur le pare-brise de sa voiture avec une telle intensité qu'elle avait du mal à distinguer la route avec précision. Les oiseaux chantaient à tue-tête pendant que les vaches paissaient paisiblement dans les prés environnants. Par ce bel après-midi de juin, la nature offrait son plus beau spectacle de concerts cacophoniques : dans les mares, les grenouilles ouvraient le bal nuptial en coassant à qui mieux mieux ; les vaches meuglaient à l'unisson dès que leurs petits veaux s'éloignaient d'elles ; les buses, à l'affut de leurs proies, s'envolaient dans un bruissement d'ailes...

Pour avertir son amie de son arrivée, Patricia klaxonna dans la cour de la ferme. Un visage à la chevelure épaisse apparut soudain dans l'entrebâillement de la porte d'entrée. Etonnés par tout ce raffut, les chiens se mirent à aboyer et toute la basse-cour leur fit écho. Christine arriva dans la cour, un large sourire

aux lèvres.

— Tu ne fais jamais les choses à moitié, constata-t-elle en embrassant chaleureusement son amie qui descendait de voiture.

— Que veux-tu ? Il faut bien que je me fasse remarquer.

— Entre donc, péronnelle !

— Je ne te dérange pas au moins ?

— Penses-tu ! Thierry est parti donner un coup de main au voisin dans un de ses champs. Pendant ce temps-là, je suis tranquille. Mais regarde-moi donc, ça n'a pas l'air d'aller.

— Oh, tu te fais des idées !

— Non, non, je ne suis pas folle. Qu'est-ce qui ne va pas ?

Patricia poussa un profond soupir avant de répondre.

— La solitude me pèse beaucoup depuis la mort de Jacques bien qu'il n'ait pas été le mari idéal...

— J'ai vraiment du mal à te comprendre. Tu es une femme libérée, riche et encore très jolie. Qu'attends-tu pour vivre enfin ? Ah, Je sais ce qu'il te faut !

— Quoi ?

— Une sortie entre filles. Il y a un film qui vient de sortir ; je suis sûre que tu l'aimeras mais ne me demande pas de quoi il s'agit. Ce sera une surprise. Attends une minute ! J'ai le programme sur le bureau. Je regarde les horaires.

— Je n'ai plus qu'à obéir, constata Patricia en retrouvant soudain son sourire.

— Tu as plutôt intérêt ! cria Christine de la pièce voisine. Rendez-vous, demain soir, au cinéma de Janzé à 20 heures. D'accord ?

— O.K. mais parlons un peu de toi. Comment vont tes élèves ?

— Ne m'en parle pas ! Ils sentent les vacances et n'ont plus envie de travailler. Moi non plus d'ailleurs, ça fait une bonne moyenne.

Patricia éclata de rire :